

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 24

Artikel: Triste bilan
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220329>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne où son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les abonnements partant du 1^{er} juillet seront pris en remboursement à fin juin.

TRISTE BILAN

Le compte est bientôt fait : huit mois et demi d'hiver ou c'est tout comme et trois mois et demi d'été, « si l'on peut ainsi dire. C'est triste, triste ! Et cela nous rappelle ce que disait l'autre jour quelqu'un, d'une station touristique réputée : « huit mois d'hiver et quatre mois de froid. » Ça fait les douze.

Dans douze jours, nous entrons officiellement dans la saison d'été et « les jours commenceront à diminuer » ainsi qu'en le dit communément. C'est-à-dire que nous mettrons le cap sur l'hiver. « Et l'automne ! » dites-vous. Oh ! l'automne, l'automne, il est à craindre qu'il ne soit le triste pendant du triste printemps, printemps-fantôme, qui va nous faire ses adieux.

Cette prolongation extraordinaire du mauvais temps a déjà compromis les projets de beaucoup de gens, qui attendaient avec une impatience, bien naturelle, le moment de prendre la clef des champs. Car, à présent, tout le monde ou presque toute le monde s'accorde des vacances. Jadis, on n'en parlait pas ; il n'y avait que les écoliers et, naturellement leurs maîtres et professeurs qui prenaient des vacances. Ah ! il y avait aussi les fonctionnaires et employés des administrations publiques. Les autres personnes ne lâchaient pas le collier du 1^{er} janvier au 31 décembre ; leurs seules vacances, c'étaient les dimanches et jours de fêtes religieuses. S'en portaient-ils plus mal ? Il ne le semble pas.

Ah ! certes, ce n'est pas que nous désapprouvions la mode — car c'est une mode plus qu'autre chose — des vacances. Ça repose, ça délassé, ça « change les idées ». Et cela est plus ou moins nécessaire de temps en temps. On reprend le travail avec plus de courage et plus de force, aussi. Mais à qui a l'habitude de travailler, il ne faut pas de trop longues vacances ; il ne faut pas qu'il en arrive au point d'en être las, d'en avoir assez. S'il est mieux de sortir de table ayant encore faim plutôt que complètement repu, il est de même préférable de quitter un lieu de villégiature avec quelque regret, quelque vague désir d'y prolonger son séjour. Ce désir, irréalisé, ne dure pas longtemps et l'on se trouve bien, croyez-le, de lui avoir, par un départ anticipé, donné occasion de se manifester.

Evidemment, cette année, le temps sera court que l'on pourra passer à la campagne, à la montagne, au bord de la mer. Il importera d'en bien employer tous les instants et de les mettre à profit. Ce n'est pas bien difficile. La nature est si belle, si intéressante à tous égards. Pas moyen de s'ennuyer avec elle. Mais il faut la bien aimer et la bien comprendre. Il est des gens qui n'y ont jamais réussi. Ah ! qu'ils sont à plaindre ceux que n'émeut pas la contemplation d'un beau spectacle de la nature. Et ces spectacles sont journaliers. Espérons donc que le temps, si longtemps malade, va se rétablir enfin complètement et que le soleil, qui doit en avoir assez de bouter, viendra réjouir, réchauffer, reconforter tous les « villégiatureux », et les autres personnes aussi. Tout le monde l'espère, tout le monde l'attend.

J. M.

**ONNA NIÈZE**

Al a tôt parâi, dein noûtron payi, dâi dzein que sant adi iô foudrai pas que füssant et que sè mèlliant dâi mouï d'affère que cein lão dèvètrai rein fère. Dâi iâdzo l'ê le protiereu que vignant quand on le crie pas, dâi z'autre coup l'ê dâi note qu'on sè passerai bin de reçâide et que faut payi. Ao bin, quemet à Tsevrou stâo temps passâ, l'ê le gendarme. Stausse vignant te pas soveint quand on porrâi sè passâ de leu ? Quand vo z'otûo ! Que-met désai ion de cliaôque : « On sè fotâve tot ballameint onna bourlâe ! Qu'ê-te que le gendarme l'avant à fère perquie ? »

Oi, quand l'ê qu'on sè fot'no déppliemâe avoué dâi z'amî, l'ê pardieu mau fé qu'on vigne vo dèpondre.

N'è pas quemet Mullion et Gouguenon que l'étant ein nièze l'autr'hi. Porri pas vo dere porquie ? Vo sède : lè nièze lè meillâo, lè quand on sa pas porquie on sè tsescagne. Dinse, on s'ein baillé *ein vâo-to, ein vaitcâ*, à clli qu'ein pâo lo mé. L'ê cein que fasant Gouguenon et Mullion. Quinte frésâïre, bon Dieu dâo cié ! Et principalement elliao dôu, que l'étant crâno quemet dâi tsâno et que lè coup de poueing lão fasant pas mé que ma choqua. On oïessâi : « cllia ! cllia ! » L'étai Mullion que rollive quemet su on tambou de moulin à vanâa. Et pu : « crâ ! crâ ! » L'étai Gouguenon que fiésâi su Mullion quemet onna rebatta que tsedrâi à la grandze du su lè liâo. Sé pas quemet lâi pouâvant teni ! L'étai dâi tsâno, vo dio.

L'ê tôt parâi vagnâi on momeint que faillâi sè tsoutyi po cein qu'on étai mafi. Vo séde ! On a bî itre Gouguenon, on a bî s'appelâ Mullion ! Quand on ein baillé avoué lè dôu poueing et qu'on regâi ein mimo temps su la tita et ào mor avoué dôu z'autre poueing quemet dâi battéran, faut pas itre dâi botasson. Eh bin ! Mullion et Gouguenon étant dâi coo dinse. S'ein baillivant qu'on arâi de Winkelriede quand l'appregnâi à vivre ài z'Autrichien. Quand l'affere l'ê vagnâi trâo dru, trâo pèsant, Gouguenon fâ dinse :

— Dis vâi, Mullion, s'on s'arretâve on boquene po socliâ onna menuta ! Marc à Louis.

Ce n'est pas pour vous... — Binks, voyageur de commerce, souffre beaucoup d'insomnie. Il descend un soir dans un petit hôtel de province et, après des efforts inouïs, parvient enfin à s'endormir.

Voilà que l'on frappe violemment à sa porte. Nerveux, Binks se dresse dans son lit, et s'erne :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Un colis pour vous au rez-de-chaussée, M'sieu.

— Eh bien ! laissez-là. Il attendra bien jusqu'à demain, sans doute...

Le garçon s'éloigne et, bien longtemps après, Binks a retrouvé le sommeil. Soudain, on tambourine de nouveau sur la porte.

— Mais enfin, qu'y a-t-il encore ? rugit Binks exaspéré.

Et le garçon de répondre :

— Ce colis n'est pas pour vous, M'sieu !...

MON COLONEL !

IN à un, les globes de la grande salle s'enflaient d'une lumière blanche. Les tables, savamment disposées en un fer à cheval, offraient leurs nappes étincelantes. Le petit hôtel de montagne s'était mis en frais. Dans quelques heures, une société militaire de la capitale allait venir banqueter joyeusement. Aussi, mettait-on, comme le disait la vieille servante, les petits plats dans les grands. Chacun s'affairait, bien qu'il eût un service bien défini. L'agitation ne cessa que lorsque les fleurs, plongées dans leurs vases de verre, se furent penchées sur l'armée, systématiquement disposée, des cuillers et des fourchettes.

Elle avait vraiment bel air, la salle, aujourd'hui ! Des guirlandes couraient sous les poutres régulières, contre les parois brunes, où les noeuds noirs faisaient tache. Le plafond était bas, mais les fenêtres larges, aux carreaux multiples, qui montraient, dans un cadre estompé, une chaîne de montagnes bleues, aux pointes gigantesques.

* * *

En quelques secondes, tout changea. Des pas lourds résonnèrent dans l'escalier de bois, en faisant sonner des éperons. Devant la maison, on riait grassement, les voix s'élevaient, faisant écho sur le mont voisin. Dans la salle rutilante de services argentés, des soldats prenaient place. Gradés ou non, il n'y avait plus de distinction. Les conversations étaient sympathiques. Elles s'animaient quand un groupe apparut, sur le seuil de la porte, qui attira tous les regards.

Il y avait là, avec le sergent Murey, qui venait de le recevoir, le colonel Davin. C'était un officier encore jeune, un homme, comme on dit dans le pays, dans la force de l'âge. Les cheveux s'argentaient, mais cela faisait un très joli contraste avec ceux, nombreux, qui étaient restés noirs. Il était de grande taille et ses bottes de cuir serrait des jambes vigoureuses et droites.

L'officier entra et tendit une main qui étouffa des saluts disciplinés. Car il était de ceux qui « travaillent quand on travaille et s'amusent quand c'est l'heure de le faire ». On l'aimait parce que c'était un chef juste et affable et l'on se disait, non sans satisfaction — puisqu'il était du pays ! — qu'un très haut grade l'attendait.

On le plaça au milieu de la table principale. Le président et un ancien officier l'entouraient. Les fourchettes commencèrent leur chanson improvisée. Le vin coulait dans les verres et la gaieté courut dans la salle.

* * *

Si vous aviez examiné attentivement la table du centre, vous auriez remarqué que le colonel Davin était fort observé. Près de l'angle de droite, un homme de soixante ans, aux cheveux gris, en broussaille, le regardait par-dessus des lunettes aux cercles de métal. Les jeunes qui l'entouraient s'étonnaient parfois de son mutisme. Puis, ils mangeaient avec de grands éclats de rire, car on était trop gai pour réfléchir longuement.

Les sommelières allaient et venaient avec de grands plateaux sur lesquels s'étageaient des bombes pacifiques de glace rouge et blanche. Un nuage de fumée s'éleva et les dames qui étaient là semblaient émoustillées. Elles riaient aux éclats, pour tout et pour rien.